

# Les dix commandements de la critique radicale !

Frédéric BAILLETTE



1. La critique radicale est le fer de lance de la pensée subversive, elle est l'aiguillon qui ranime les intelligences anesthésiées, les esprits moribonds. Elle est le cocktail molotov des *empêcheurs de penser en rond*, le « missile théorique » (Marx) de ceux qui s'attaquent à la pensée en circuit fermé, cette pensée

qui se décompose dans la tiédeur des laboratoires « labellisés », estampillés « habilités » et des colloques pasteurisés. La critique radicale combat les hygiénistes de la pensée, tous les eugénistes de la bonne parole et autres « orthoépistes »<sup>(1)</sup> de la pensée calibrée.

Dans les institutions closes, sous cellophane, dans les « univers-bulle » (Jean Baudrillard), ces vésicules universitaires aseptisées, assainies, javellisées, la critique radicale veut introduire les germes du *doute absolu*, contaminer les esprits, inoculer et faire proliférer les virus de la perplexité, de l'impertinence, de la contestation. *À une mentalité bureaucratisée, hermétique, policée et policière, elle oppose une mentalité hérétique, dissidente, caustique et « déviationniste »*. « La critique, disait Marx, n'est pas une passion de la tête, elle est la tête de la passion. Elle n'est pas un scalpel anatomique, elle est une arme. Son objet est son ennemi, qu'elle veut non pas réfuter, mais anéantir. [...] La passion qui l'anime est l'indignation, sa tâche essentielle la dénonciation... La critique qui a pour objet un tel état de chose est une critique dans la mêlée, et dans la mêlée il ne s'agit pas de savoir si l'adversaire est noble, s'il est votre égal par la naissance, s'il est intéressant, il s'agit de l'atteindre... Il faut [...] rendre la honte encore plus infamante en la publiant. » (2) Aussi, une critique radicale qui se respecte n'a pas peur de faire la peau aux positions dominantes, aux idées reçues, aux fausses croyances et aux allants de soi, ni de pétrifier de ses analyses tous les boutiquiers (des petits revendeurs aux grands trafiquants) des prêts-à-penser théoriques. Tous ceux qui, du haut de leurs perchoirs universitaires ou de l'inamovible strapontin institutionnel qui leur a été octroyé, usent de leur toute-puissance locale, de leur micro-pouvoir intérieur pour museler les consciences, soumettre les récalcitrants, abuser, par exemple, les étudiants de *ron-ron pal didactique*. Des étudiants qu'ils considèrent uniquement comme des galériens pianotant pour leurs labos de recherche, alors même que ces petits patrons « inhibent la recherche par des prétentions "méthodologiques" » (3).

**2. De ce point de vue, une des premières tâches de toute critique radicale est de repérer ses ennemis** et de les traiter comme tels, avec tout l'irrespect, l'irrévérence et le mépris qui leurs sont dûs. « Nous traitons l'ennemi en ennemi, écrivaient avec acuité les situationnistes, c'est un premier pas que nous recommandons à tout le monde [et donc aussi à ces ennemis là], comme apprentissage accéléré de la pensée. » (4)

Nous encourageons donc une pensée énergiquement conflictuelle, courageusement contestataire, une pensée qui s'oppose résolument aux totalitarismes intellectuels, aux adversaires de l'impertinence, afin de ventiler, d'ébranler et de détruire ces « univers concentrationnaires » qui voudraient évacuer tous les microbes intellectuels. Pour que « le virus de la tristesse » (5) ne règne plus dans ces lieux

où les cervelles sont dirigées vers des espaces de pensée salubre, entrebâillées vers des zones de recherches surveillées et autres terrains gardés par des comités experts en censure.

**3. La critique radicale doit s'épanouir dans ce que Louis Wirth repérait comme des « zones de pensées dangereuses »**, là où se trouvent les sujets d'études subversifs, « ceux que la société ou les éléments dirigeants croient être si vitaux, et par cela même si sacrés, qu'ils ne supportent pas d'être profanés par la discussion » (6). Elle travaille dans l'impensé et l'impensable, dans l'occulté, le tabou. Elle cherche à repérer le non-dit, la fa(r)ce cachée, les « pensées-écrans » (7), le non encore identifié. La critique radicale est aux avant-postes, elle défriche les trous noirs, s'aventure dans les zones interdites, comme dans les espaces balayés par les projecteurs des vopos de la pensée obligatoire.

**4. Elle cherche à repérer et à débobiner les « réseaux de falsification »** (comme les désigne Guy Debord). Tout comme dans le domaine de l'art, dans les STAPS travaillent en toute impunité de nombreux falsificateurs, faussaires et imposteurs qui publient quasiment à la chaîne des articles et des ouvrages d'une affligeante banalité. Certains présentent même pour la énième fois des expérimentations aussi mièvres que douteuses (8). Mais si ces escrocs arrivent à passer pour des novateurs, pour des pionniers, s'ils ont pignon et opinion sur rue, c'est parce que, « comme ailleurs, l'ignorance n'est produite que pour être exploitée » (9). C'est parce que des réseaux,

1. L'orthoépée, du grec *orthos*, correct, et *epos*, parole, désigne la science qui étudie et définit la prononciation la plus usuelle (phonétique normative).

2. Karl Marx, « Contribution à la critique de la Philosophie du Droit de Hegel », in *Critique du droit politique hégélien*, Paris, Éditions Sociales, 1975, p. 200.

3. C. Wright Mills, *L'Imagination sociologique*, Paris, Maspero, 1983, p. 22.

4. *Internationale Situationniste*, n° 9, août 1964, p. 26.

5. Voir Jean Baudrillard, « L'enfant-bulle », in *Traverses*, n° 32 (« L'épidémie »), septembre 1984, p. 15-17.

6. Louis Wirth, « Préface » (1936), in Karl Mannheim, *Idéologie et utopie*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1956, p. 16. « La pensée, précise encore ce sociologue, même en l'absence d'une censure officielle, est un élément de trouble et, sous certaines conditions, dangereuse et subversive ; car la pensée est un agent catalyseur capable de désorganiser des routines, des habitudes, de détruire des coutumes, de saper des croyances et d'engendrer le scepticisme », *Ibidem*.

7. Comme l'on parle de « sociétés-écrans », ces sociétés qui, pour Guy Debord, « mettent à l'abri de toute lumière les biens concentrés des possédants », in *Commentaires sur la société du spectacle*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1988, p. 61.

8. Pour une critique épistémologique des paradigmes de quelques uns de ces vrais-faux scientifiques (en particulier dans le domaine de la psychologie du sport), se reporter à l'article de Rattus Norvegicus Epistemonicus, « La psychologie du sport, mythe scientifique », *Quel Corps ?*, n° 43-44 (« Sciences humaines cliniques et pratiques corporelles. Tome 1 : À nos amis les rats »), février 1993, p. 83-107.

9. Guy Debord, *op. cit.*, p. 59.

véreux ou peu exigeants, exploitent financièrement et symboliquement ces discours que ceux-ci peuvent se diffuser, acquérir une valeur et passer pour authentiques. Ce sont ensuite les directeurs de collection, les responsables de publication, les enseignants d'université, tous les nouveaux auteurs dont les revues, les bibliothèques, les références bibliographiques, les cours sont gorgés de ces faux, qui « auront intérêt à en maintenir la bonne réputation. [Au bout du compte], le faux forme le goût, et soutient le faux, en faisant sciemment disparaître la possibilité de référence à l'authentique. » (10)

De même, les productions critiques (comme ce *Traité*) doivent se montrer vigilantes et ne pas canoniser « critiques » de simples touristes. Elles doivent porter sur les contenus qu'elles éditent le même questionnement (la critique interne doit être tout aussi féroce) : ne délivrent-elles pas, en effet, un label critique à des textes qui n'en ont que l'apparence ? Ne confèrent-elles pas cette qualité à des articles (et à des auteurs) qui n'en ont ni la teneur, ni la trempe ?

Il y a aussi d'inauthentiques critiques, des critiques au petit pied, des critiques qui font perdre de sa virulence, de sa radicalité à la critique. Ce sont ces textes qui sous un titre hardi, provocateur, ne servent finalement qu'un autre modèle (le bon modèle didactique, par exemple), ou encore ceux qui sous un titre aguichant, avant-gardiste (post-moderne ?) ne nous proposent en fait que du déjà dit, sans le dire... Ces pseudo critiques, ces critiques qui n'en sont pas vraiment, ne font que singer ponctuellement la critique radicale, ce sont des critiques caméléons ou des discours « honnêtes » qui s'encanailent pour la circonstance. Ces « critiques » ne s'inscrivent pas dans la durée, elles ne sont que des critiques conjoncturelles, et leur portée restera elle aussi limitée (quand bien même elles frapperaient juste). Leurs auteurs n'appartiennent ni à un courant de pensée critique (une école, un mouvement, comme par exemple, les situationnistes, les membres de l'École de Francfort ou encore les militants de *Quel Corps ?*), ni ne fondent et n'organisent, par l'opiniâtreté de leurs analyses, un pôle critique original (comme peuvent l'être les points de vue d'un Guy Debord ou d'un Pierre Bourdieu). En dehors de ce dérapage, de ce petit péché, de cette compromission passagère, ils prêchent pour des paroisses dont, pour notre part, nous



10. *Ibidem*. Pour un début de repérage des plexus institutionnels et commerciaux qui leur permettent de se répandre et de s'authentifier, c'est-à-dire de devenir crédibles dans les STAPS, se reporter au texte de Jean-Marie Brohm : « De la destruction nécessaire et imminente des STAPS ! Pour une épistémologie de la transversalité », publié dans ce *Traité critique*.

dénonçons les prétentions hégémoniques, les fonctions élitistes, castratrices, les pratiques maffieuses. Ces « zappeurs » intellectuels ne sont que des « critiques » d'occasion et pour l'occasion.

Il convient également de se méfier des clones-critiques, de tous ceux qui se contentent de dupliquer la critique, de la réécrire quasiment à l'identique. Beaucoup qui disent se reconnaître dans les positions radicalement critiques se montrent incapables de les dépasser, de les transgresser, ou les châtrant de leur insolence. Ces « critiques » qui se réclament de la critique radicale, ces « critiques » qui, sans aucune gêne, vont jusqu'à revendiquer une affiliation théorique avec un courant critique (en l'occurrence avec le courant *Quel Corps ?* – mais existe-t-il vraiment ?) ne s'en montrent nullement dignes car, tout en s'en réclamant, ils l'appauvrissent, en la défraîchissant et en la délayant. Pour aider la critique radicale à progresser, il faut s'armer de ses théories, de ses concepts, de son « mauvais esprit », pour pousser plus avant ses investigations, pour les engager dans d'autres combats.

**5. La critique radicale invite à réaliser le grand sabbat, le charivari, l'orgie, la métabolisation des concepts et des conceptions.** Elle est du côté de « l'imagination sociologique » telle que la définissait C. Wright Mills. C'est-à-dire qu'au « mol oreiller de la spécialisation », elle oppose « le changement de perspective à volonté », l'intersection, le télescopage des concepts. Elle privilégiera donc le métissage, le « bricolage institutionnel », la polyphonie, la transdisciplinarité et « les transversalités épistémologiques subversives »<sup>(11)</sup>, la mise en perspective et « le renversement de perspective » comme le souhaitait Raoul Vaneigem. La critique radicale passe la réalité concrète au scanner de l'interdisciplinarité. Elle cherche à la faire voler en éclats en l'interrogeant à partir de multiples angles de réflexion. Elle est donc une déconstruction/décomposition du concret en ses différentes déterminations.

Elle ne peut être que totale, intégrant le partiel, le ponctuel, l'événementiel dans une critique de l'ensemble, de l'institution-mère, de la superstructure. Une de ses tâches est d'identifier les filiations historiques, de débusquer les *noyaux idéologiques fondamentaux*, de montrer les permanences et les parentés idéologiques.

D'un événement qui sera qualifié de « regrettable » ou de « scandaleux » par les chiens de garde de l'institution, elle fera un *analyseur*, c'est-à-dire « ce qui permet de révéler la structure de l'institution, de la provoquer, de la forcer à parler »<sup>(12)</sup>. Mis en relation avec d'autres dysfonctionnements,

réintégrés dans la grande famille des « ratés », ces actes qui contredisent l'harmonie proclamée (par exemple le massacre du Heysel, le scandale Ben Johnson, la crise de la didactique, etc.), ces analyseurs, ces éléments pathologiques, ces *acting-out* du système, deviennent des indicateurs privilégiés et dévoilent le sens caché d'un discours, le refoulé d'une organisation.

De même, si le traitement didactique des activités physiques dites « de référence » fait aujourd'hui un bide sur le marché de l'EPS, s'il ne transforme radicalement ni les pratiques quotidiennes des enseignants, ni le vécu des élèves, c'est qu'il n'est finalement qu'un succédané de l'ancienne pédagogie sportive. Ce n'est qu'une énième version de la méthode sportive, une version recomposée par des nostalgiques des « républiques des sports », grands adorateurs du sport éducatif et fidèles admirateurs de Maurice Baquet. Et si, diachroniquement, il est important de dénoncer cette généalogie et les enjeux corporatistes/syndicaux/politiques qui la sous-tendent, il est tout aussi nécessaire, synchroniquement, de faire apparaître la similarité (les accointances) de ces positions avec celles qui, hors de l'école, s'appesantissent sur les prétendus bienfaits du sport pour la prévention de la délinquance et la rectification des loubards, drogués ou autres déviants. Plus largement, ce sont les effets (réels ou souhaités) d'une sportivisation de la société (et de la jeunesse) qu'il convient de prendre en compte : les effets d'emprise et d'aliénation (idéologiques et corporels) ; les effets d'euphorisation, de diversion, de « chloroformisation des consciences » (Hans Magnus Enzensberger) et d'exutoire politique ; les effets de conformisation, d'embrigadement et de dressage, etc. Mais cette orthopédie sportive ne saurait se comprendre sans être articulée *in fine* à une analyse d'ensemble de la société contemporaine. « La matrice d'intelligibilité ultime du sport ne [réside] pas dans le sport (champ sportif, logique des pratiques, interactions des acteurs sportifs), mais dans la société globale dont il procède à la fois historiquement et structurellement : le capitalisme. »<sup>(13)</sup>

La critique radicale ne peut se contenter d'être parcelaire, épisodique. Elle ne peut, ni se borner à prendre position contre un point de détail (fussent

11. Jean-Marie Brohm, « La théorie critique de l'institution sportive », *Actes des journées d'études de Strasbourg. Sciences sociales et sport. États et perspectives*, UFR-STAPS Strasbourg, 1988, p. 380.

12. René Lourau, *L'Analyse institutionnelle*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970, p. 283.

13. Jean-Marie Brohm, « Le sens d'une réédition », in *Sociologie politique du sport*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992 (1<sup>re</sup> édition 1976), p. 43.

les ignominies impérialistes du rallye Paris-Dakar), ni s'arranger de quelques brèves apparitions. Si ses prétentions sont le dépassement, l'avant-gardisme, l'émancipation, il lui faut occuper le terrain, ne pas reculer d'un pouce, contester l'intégralité de l'édifice sportif et du système social qui fait fructifier à l'échelle planétaire la devise « citius, altius, fortius ». « L'abandon, c'est le non-dépassement, écrivait Raoul Vaneigem. Et la contestation parcellaire, le refus partiel, la revendication en miettes, est précisément ce qui interdit le dépassement. La pire inhumanité n'est jamais qu'une volonté d'émancipation cédant aux compromis et se fossilisant sous la couche de ses renoncements successifs. » (14)

Une critique radicale demande donc à être constamment retravaillée, elle réclame de l'exigence, des connaissances précises et une disponibilité sans faille. Si « le qualitatif est [sa] force de frappe » (15), la pugnacité, la ténacité sont les marques de son implication.

**6. La critique se veut radicale au sens où elle analyse les choses à la racine,** elle n'est donc pas à confondre avec la critique de cinéma. La critique s'affronte aux emprises idéologiques en déconstruisant/décortiquant les discours dominants, les prêches auto-légitimés.

Elle est un pavé jeté dans le cloaque des pensées nénéphardisées, un coup de pied décoché dans la fourmilière des positions consolidées, des institutions rigidifiées. Son espoir est de soulever un tsunami de contestations, de déclencher la révolte, la révolution ! **Car la critique radicale est par essence contestataire et révolutionnaire.** Elle est lutte et résistance acharnée.

Une critique radicale de l'EPS ne saurait donc être une critique de surface, qui se contenterait de donner un avis, un point de vue, une impression même négative. Elle n'est là, ni pour décerner des satisfecits, ni pour distribuer des bons ou des mauvais points, encore moins pour fournir des recettes ou des fiches techniques. Les STAPS regorgent de diseurs de bonnes aventures pédagogiques, d'agrégés imbus de leur nouvelle qualification qui se complaisent à étaler (lorsqu'ils ne cherchent pas à imposer) leurs traitements didactiques aux yeux de collègues qu'ils doivent considérer comme les sous-développés de l'EPS. Ils se présentent comme l'aide pédagogique d'une profession soit-disant sinistrée. La plus belle consécration de ces Raymond Olivères étant de publier leurs fiches de cuisine didactiques illustrées dans la *Revue EPS* ou en volume aux Éditions Vigot (16). À la soupe didactique camarades !

La critique s'attachera donc avant tout à déconstruire les fondements de l'EPS, son infrastructure, son ossature : les Staps ; son animalité : le sport de compétition.

**7. Une critique radicale est avant tout négativité, « travail du négatif » (Hegel).** Comme le souligne Jean-Marie Brohm, « la critique par définition ne saurait être "positive", puisque sa finalité essentielle est de dégager la dialectique des contradictions, donc de souligner la négativité des processus sociaux, leur finitude, leur altération ininterrompue » (17). C'est ainsi qu'à un *plaidoyer* (Pierre Parlebas) (18) elle préfère un *requiem* (Jean-Marie Brohm) (19). L'EPS sous les coups de boutoir de la critique va-t-elle passer de vie à trépas ? Jean-Marie Brohm souhaiterait-il la fin de l'EPS ? Rien de moins sûr, car ce qui a échappé à beaucoup c'est que ce requiem est un requiem-point-d'interrogation, qu'il invite plutôt à une renaissance, à une perpétuelle déconstruction-reconstruction, à un élargissement des problématiques, à une ouverture des pistes de recherche.

Or, dans *le vocal des STAPS* où dominent la pensée sur ordonnance, la pensée par procuration, les opinions commanditées et où le clonage s'effectue en série dans les laboratoires de la cognition, s'opèrent le grand dessèchement des imaginaires, la sclérose de l'imagination, la *ménopause de l'esprit*. La critique radicale doit développer, entretenir et étayer l'effervescence contestataire (en premier lieu chez les étudiants), elle doit réhabiliter l'esprit de contradiction,

14. Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, 1992 (1<sup>re</sup> édition 1967), p. 216.

15. Raoul Vaneigem, « Banalités de base », *Internationale Situationniste*, n° 8, janvier 1963, p. 38. Il ajoutait : « Si quelqu'un jette cette revue à l'égoût parce qu'elle l'horripile, il fait un geste beaucoup plus riche que s'il la lit, la comprend à moitié et nous demande un mémoire ampliatif grâce auquel il puisse se prouver à lui-même qu'il est un homme intelligent et cultivé, c'est-à-dire un imbécile. Il faudra bien que l'on comprenne tôt ou tard que les mots et les phrases que nous employons retardent encore sur la réalité. »

16. Voir le prétentieux et emphatique ouvrage de Patrick Seners, *Le Didactélisme*. Un profiteur de toutes les occasions qui utilise les voies du Centre National d'Enseignement à Distance (CNED) pour promouvoir ses œuvres. Les étudiants inscrits à la formation à l'agrégation d'EPS ont pu ainsi recevoir cette année une présentation, accompagnée d'un bulletin de commande à l'adresse personnelle de Patrick Seners, concernant les deux ouvrages publiés par ce renard du marketing... ! Est-ce bien normal que le CNED (qui est un organisme public dépendant directement du Ministère de l'Éducation Nationale) joue ainsi les officines de vente par correspondance ?

17. Jean-Marie Brohm, « Le sens d'une réédition », *op. cit.*, p. 40.

18. Cf. Pierre Parlebas, « Plaidoyer pour l'éducation physique », *Le Monde* du 26.07.1969 et du 27.07.1969.

19. Cf. Jean-Marie Brohm, « Requiem pour l'EPS ? », texte distribué le dimanche 8 mars 1992 aux participants des journées de réflexion organisées par l'Amicale des enseignants d'EPS sur le thème : « Quel avenir pour l'EPS ? ». Il a également été publié (mais sans le point d'interrogation qui donne au titre toute sa force d'interpellation) dans *Cahiers Pédagogiques, Prétextes à l'EPS*, Toulouse, CRDP, 1991, p. 38-39, puis dans *L'École Émancipée*, n° 13 et n° 14 du 5.06.1992. Enfin, il est republié dans ce *Traité critique*.

révéler l'intérêt du conflit, la force corrosive et émancipatrice de l'objection, des remises en question et ainsi allumer de nouvelles dynamiques.

« Sans vie intellectuelle de critique en profondeur, on se condamne à un suicide collectif lent et douloureux. Par la critique vivante, on assure au moins une meilleure vision d'avenir et ainsi peut-être un avenir tout court ». Vous ne trouverez pas facilement de tels propos dans le microcosme de l'Éducation Physique franchouillarde, nous les devons, en effet, à nos amis du Québec, plus précisément à Pierre Demers de l'Université de Sherbrooke. Depuis 1978 ce professeur publie un « Bulletin d'analyse critique de l'éducation physique » : *Intracom*, dont un des objectifs est de lutter contre la « démobilisation graduelle des éducatrices et éducateurs physiques pour tout ce qui touche une remise en question en profondeur de ce que l'on fait et surtout du pourquoi de notre action sociale » (20).

Une critique radicale cherche à faire table rase des idées reçues, des bondieuseries, des pratiques aliénantes, des sacro-saintes institutions, à faire place nette des potentats didactiques pour que mille fleurs pédagogiques puissent à leur tour éclore. Seul le vide est créateur. Et, si « tout ce qui existe mérite de périr » (Hegel), le mouvement de critique radicale du sport porte en lui-même les germes de sa propre disparition. « La disparition de *Quel Corps ?* [...] ne sera pas la disparition de la théorie critique, mais simplement la confirmation que les avant-gardes théoriques doivent, elles aussi, subir la loi de la dialectique : l'auto-dissolution. » (21)

**8. Une critique radicale est sans concession, ni compromis.** Elle n'a pas à faire des traitements de faveur. Si elle respecte ses amis, elle n'a pas, au nom de cette amitié (passée, passagère, actuelle et/ou durable), à leur conférer un statut de privilégiés, à fermer les yeux sur leurs erreurs, leurs dérives, leurs compromissions, encore moins leurs trahisons ou leurs apostasies. Une récente collaboratrice, que nous avions eu l'extrême obligeance de faire apparaître comme co-coordonnatrice de notre revue, s'est ainsi empressée de nous désavouer à la première occasion, allant jusqu'à écrire qu'elle ne saurait « envisager à l'avenir une quelconque collaboration avec la Revue *Quel Corps ?* »... Il va sans dire que *Quel Corps ?* a pourtant toujours eu l'honnêteté de prévenir ses collaborateurs des risques qu'ils encouraient en s'affichant dans ses publications. De plus, *Quel Corps ?* n'acceptera jamais de se taire, quels que soient les pressions ou les chantages qui pourraient être exercés sur des personnes s'associant à ses

recherches. *Quel Corps ?* ne saurait d'ailleurs se confondre avec ces associés de passage, ceci au nom de plus de vingt ans de lutte (22) !

La critique radicale n'a rien à voir avec une simple controverse, avec un échange d'idées entre collègues, confrères ou copains, entre pairs. Elle ne donne pas la parole tour à tour à Pierre, Jacques et Paul. En STAPS, le plus bel exemple de cette critique bon-chic, bon genre, de cette critique mollassonne, a été donné par l'éphémère revue *Échanges et Controverses*. Sans doute ses animateurs n'avaient-ils rien d'autre à proposer que des conversations de salon ; aussi, faute d'un projet plus conséquent, ces causeries se sont bien vite tues.

La critique radicale est avant tout une dispute, un combat, un combat contre les dragons de l'EPS et elle n'a pas à faire de quartiers ou de passe-droits. Animée par le souci d'un dépassement continu, par une éternelle ambition émancipatrice, elle ne peut se permettre de faire dans la demi-mesure, d'accepter les compromis boiteux et les compromissions, même tactiques. Si elle se mêle à des publications officielles (ou semi-officielles), si elle s'affiche entourée d'auteurs frileux, de m'as-tu-vu, elle ne saurait se confondre avec eux, s'y diluer et finalement s'y dissoudre. Au contraire, en brandissant sa radicale identité, en revendiquant son insolence rebelle, elle donnera sens à l'ensemble, occupera l'avant-garde théorique, introduira un virus polémique qui ne manquera pas de contaminer tout le système et d'y semer le désordre. Une critique qui n'irriterait pas ses adversaires jusqu'à l'animosité déclarée, une critique qui ne provoquerait plus de violentes polémiques et n'entreprendrait plus de tenaces urticaire n'aurait plus qu'à bien se taire. Cela ne veut pas dire qu'une critique radicale, pour continuer à rester critique, doit constamment se renouveler. Bien au contraire, pour énerver un peu plus ceux qui nous accusent métronomiquement de nous répéter, une critique radicale doit imperturbablement réaffirmer ses thèses, révéler toute leur force heuristique en analysant les discours contemporains, les nouvelles tendances.

20. Pierre Demers, Éditorial d'*Intracom*, « 1978-1990. Les 25 premiers numéros. Une mine d'analyse critique », septembre 1990 (adresse : Université de Sherbrooke, 2500, boul. de l'Université, Sherbrooke, Québec J1K 2R1).

21. Jean-Marie Brohm, « La théorie critique de l'institution sportive », *op. cit.*, p. 398.

22. Le 6 juin 1993, nous faisons parvenir à plus de 1 200 personnes (dont pratiquement tous les enseignants en poste dans les IFRSTAPS) une lettre dans laquelle nous stigmatisons les pressions et les menaces que subissaient différents auteurs qui avaient participé aux deux tomes que nous venions de consacrer aux « Sciences humaines cliniques et pratiques corporelles ». Nous réagissons ainsi violemment et avec célérité à ces atteintes à la liberté individuelle de publier, ainsi qu'aux menaces de « boycott » que brandissaient de petits censeurs !

**9. La critique radicale n'attend pas de consécration** (même posthume), elle n'a que faire des hommages et ne demande qu'à être pillée, photocopiée, reproduite, traduite ou adaptée, « même sans indication d'origine » comme tenaient à le préciser les rédacteurs de *l'Internationale Situationniste*. La critique n'appartient à personne, elle n'appartient qu'à sa future liberté, pourrait-on dire en paraphrasant Bakounine. Elle n'existe que pour être dépassée, transgressée, à son tour radicalement critiquée. Mais elle veillera à ne pas être saccagée. Qu'on lui emprunte des idées, des concepts, qu'on lui vole des analyses, cela est excellent, mais qu'on les travestisse, qu'on les caricature, qu'on les émousse et les désamorce de leurs potentialités subversives, non !

D'un côté, on trouve l'espèce des mécréants mal intentionnés (sciemment ou par ignorance) qui rétrécissent et réduisent les thèses critiques à quelques formules « gauchistes » ou slogans idéologiques qu'ils présentent comme débiles et surannés. Exemple : « Le sport, c'est l'opium du peuple ! ». Ces jivaros de la pensée critique ne prennent ainsi jamais le soin de déplier ce joyaux théorique (de cela ils en sont bien incapables) pour le faire briller de ses milles facettes.

D'autre part, la race des euphémistes qui recyclent les avancées théoriques sous une version *soft*, édulcorée, tronquée et celle des récupérateurs qui font mine de découvrir ce que l'avant-garde critique avait il y a bien longtemps déjà dénoncé. Ces charognards qui entrent dans le champ de bataille, alors que le combat s'est déjà déplacé, désactivent la critique radicale, la rendent inoffensive en la dissolvant dans un consensus « critique » et en l'immobilisant. « La récupération est bien une falsification, ce n'est pas pour autant une falsification d'une théorie critique passée, mais bien du mouvement présent. La récupération est essentiellement une calomnie du mouvement présent par la conservation d'une théorie critique passée. La récupération est une falsification en ce qu'elle est tentative de retardement de la théorie critique. Pendant que la récupération conserve, par ses louanges, une pensée vieillie, le monde marche, mais il ne le sait pas. C'est bien ce que veut l'ennemi. [...] Ce qui est vrai dans la critique, ce qui appartient essentiellement à la critique, c'est la... critique. Dès qu'une critique cesse de progresser, elle cesse d'être critique. Elle se met *ipso facto* à la disposition de son ennemi. Dès lors, cet ennemi souligne lui-même les insuffisances de cette critique par l'emploi indolore qu'il peut en faire et rend manifeste la nécessité de poursuivre cette critique, la nécessité pour cette critique de se distinguer à nouveau de son ennemi. » (23) C'est donc en combattant que la critique

se renforce. C'est en étant impliquée dans l'ici et le maintenant, en échappant à la momification dogmatique, qu'elle garde toute sa force. Comme l'écrivait récemment Jean-Marie Brohm, la critique ne saurait être « un objet de "collection" [...], ni un objet de musée où les poilus de l'E.P.S. viendraient raconter leurs souvenirs d'anciens combattants, ni surtout un cimetière où les cadavres exquis reposeraient en paix les uns à côté des autres dans des travées bien propres, bien rangées par les fossoyeurs du mouvement historique et donc de la critique. » (24)

Ainsi, nous ne prétendons pas avoir le monopole de la critique de l'EPS, des STAPS et du sport, mais nous prétendons avoir le *monopole provisoire de son emploi* (25) et de sa virulence. Cette critique radicale est aujourd'hui regroupée dans et autour de la revue *Quel Corps ? Quel Corps ?* est le noyau dur de cette critique, son laboratoire d'élaboration (à ceux qui se sont arrêtés en chemin ou qui nous ont enterrés, nous tenons à signaler que le numéro quarante-sept est en préparation et qu'ils peuvent toujours nous contacter pour être informés de nos derniers travaux et rattraper ainsi leur retard). « *Quel Corps ?*, vingt-ans d'avance... », s'auto-congratulait en 1987 Michel Caillat, lui qui aujourd'hui semble bien avoir vingt ans de retard ! (26). Il est bien triste que cette ex-pompomgirl de la critique du sport, cet ami à qui nous devons un ouvrage très fort sur l'idéologie du sport (27), fasse un come-back en se présentant, dans la presse nationale et syndicale, comme membre d'un soi-disant « Mouvement critique de sociologie du sport ».

Nous voudrions, pour éviter tout mal-entendu, préciser que nous n'avons aucun rapport avec ce second mouvement (le mouvement fantoche des Poulidor ?). Nous avons appris sa pseudo-existence en lisant *Le Monde* du 9 septembre 1993 (28). Autant dire que nous avons analysé cette apparition comme une trahison. Certes, nous ne souhaitons nullement recevoir un faire-part, mais nous aurions préféré que celui qui se présente comme simple « membre »

23. *Revue de Préhistoire Contemporaine*, Paris, Institut de Préhistoire contemporaine, 1982, p. 47.

24. Jean-Marie Brohm, « La critique, mode d'emploi », in *Dossiers EPS*, n° 15 (« L'Éducation physique au xx<sup>e</sup> siècle en France », sous la direction de Bernard-Xavier René), Paris, Éditions « Revue EPS » et Poitiers, CRUISE, 1992, p. 213.

25. Nous paraphrasons ici les situationnistes qui, eux, parlaient du monopole de la dialectique. Voir « Maintenant, l'I.S. », *Internationale Situationniste*, n° 9, août 1964, p. 4.

26. Michel Caillat, « Quel Corps ? : vingt ans d'avance... », in Jean-Pierre De Mondenard, *Drogues et dopages. Sport et santé*, Paris, co-éditions *Quel Corps ?* - Chiron, 1987, p. 11-17.

27. Michel Caillat, *L'idéologie du sport en France depuis 1880 (Race, guerre et religion)*, Montreuil, Les Éditions de la Passion, 1989.

28. Cf. Michel Caillat, « Le faux consensus sportif », *Le Monde*, 9.09.1993, p. 2.

continue de travailler avec *Quel Corps ?*, la seule revue qui ait jamais pris des risques réels et des positions politiques effectives, au lieu de faire cavalier seul.

Une critique radicale se doit d'être aussi rude avec ses proches qu'avec ses adversaires. Sa vigilance doit s'accroître dès qu'on lui tend la main, dès qu'on la tutoie. Pour faire comprendre la spécificité de son point de vue, l'originalité des thèses qui font sa force, il lui faut avant tout se démarquer, prendre ses distances, marquer ses différences avec ceux qui prennent le même objet pour cible.

Confrontée à un adversaire, elle réaffirmera, affina ses positions (s'il est intelligent), elle devra se distinguer, éviter les confusions. Car une critique radicale est en perpétuelle reformulation. *Elle s'élabore et se précise en combattant*. Son premier pas commence par s'autoriser à penser, et à penser différemment, à produire des pensées qui horripilent, des pensées émancipatrices.

**10. Le plus beau succès d'une critique radicale est de se voir interdite de séjour**, passée sous silence, occultée. Sa puissance corrosive, sa justesse théorique, son authenticité se mesurent à l'aune de son rejet. Aussi tenons-nous tout spécialement à saluer ici :

a) Tous les « collègues » qui du haut de leurs postes dans les UFRSTAPS s'efforcent d'interdire toute publicité faite aux publications de la revue *Quel Corps ?* et continuent, par tous les moyens, y compris par des pressions honteuses sur des revues, par des intimidations sur certains responsables d'édition, d'empêcher la libre discussion des idées.

b) Les UFRSTAPS dont les bibliothèques ignorent partiellement ou totalement nos productions. Les censeurs qui les dirigent, et les tristes sires qui pensent y enseigner méritent notre plus profond mépris. Soit par leur inculture crasse, soit en toute connaissance de cause (ce qui est, d'une certaine manière, moins pire) ils maintiennent leurs étudiants dans l'acculturation critique et la misère intellectuelle. Ces étudiants qu'ils méprisent (parce qu'ils ne leur donnent accès qu'à une culture châtée, infantilisante) ne valent d'ailleurs guère mieux qu'eux par la facilité qu'ils ont à se complaire dans le crétinisme ambiant et par leur « propension malsaine à consommer béatement de l'aliénation » (29).

c) Tous ceux qui n'ont pas le courage élémentaire de nous citer dans leurs cours ou leurs publications, alors qu'ils connaissent bien nos productions, et nous côtoient parfois. C'est ainsi, par exemple, que Catherine Louveau, Michèle Métoudi et Paul Irlinger, se promenant (comme ils le disent eux-mêmes) dans

la littérature de la sociologie des activités physiques et sportives, trouvent le moyen, sur plus de 125 références, de ne rencontrer qu'une seule fois le courant de la critique du sport (en l'espèce *Sociologie politique du sport*, dans sa version de 1976). La « bibliographie » que ces touristes du travail universitaire, tous à la solde de l'INSEP, ont l'impudence de présenter ressemble plus effectivement à une sommaire ballade dans des parcours bien balisés (30)...

d) Tous ceux qui n'ont eu ni le courage intellectuel, ni le savoir-vivre épistémologique de nous inviter à prendre la parole dans leurs travaux collectifs. L'on songe, ici, à toute la clique qui cocoonise la revue *Esprit* ou la revue *Le Débat*.

Ils sont à mettre dans le même panier (de crabes) que les rares qui nous ont entrebâillé leurs ouvrages et se sont empressés de coudre sur nos textes une marque d'infamie les protégeant des pestiférés de la pensée : « Ce texte n'engage que son auteur »..., comme si les autres écrits n'engageaient pas, eux aussi, leurs auteurs ! Comme si imprimer des flots d'articles sirupeux, naïfs, niais, dignes de discussions de café du Commerce, n'impliquait pas aussi les responsables de publication ! Dans ce lot de couards, tous affolés à l'idée d'être confondus et brûlés avec les Satans de la critique, on doit dénoncer les récentes mises en garde d'un certain Jacques Carbonnel. Ce funeste personnage, aux allures politiques ambiguës, donne dans un récent numéro spécial des *Cahiers Pédagogiques* consacré à l'EPS (un dossier qu'il avait en partie coordonné) un parfait exemple de ce type de parage intellectuel, d'assignation à résidence et de « poltronisme » rédactionnel : surtout prendre ses distances et mettre à distance, sans doute pour éviter que les « torchons » critiques ne soient mélangés aux serviettes des catholiques du bon sens et des boy-scouts du rugby éducatif. Jacques Carbonnel ne peut s'empêcher d'ajouter en fin de l'article « Requiem pour l'EPS » une sorte d'épithète, pour enterrer bien vite une pensée qui le dérange : « J'ai toujours pensé qu'il

29. Cf. Par des membres de l'Internationale situationniste et des étudiants de Strasbourg, *De la Misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier*, Paris, Éditions Champ Libre, 1976 (1<sup>re</sup> édition 1966, par l'A.F.G.E.S.), p. 13.

30. Paul Irlinger, Catherine Louveau, Michèle Métoudi, « Sociologie des activités physiques et sportives : promenade dans la littérature », *STAPS*, vol. 13, n° 27, février 1992, p. 53-72. Ces auteurs, dont personnellement nous n'hésitons pas à citer et à référer précisément les petites avancées théoriques, devraient au minimum prendre le temps de parcourir les sommaires de *Quel Corps ?*, revue qu'ils peuvent trouver dans les remises de la bibliothèque de l'INSEP (ou sur leurs propres étagères)...



fallait laisser la parole à Jean-Marie Brohm [...]. Tous mes collègues ne l'entendent pas ainsi [...]. Ses thèses sont maintenant connues – il les a assez rabâchées depuis vingt ans ! – et il faut les discuter. Quant à son style, à sa façon de présenter les choses, il faut s'y faire [sic !]. Il écrit toujours des discours, des textes à proclamer [...]. Il veut convaincre. [...] Pourquoi ai-je éprouvé le besoin "d'avertir le lecteur" à propos de ce texte ? Ça, c'est une autre question... »<sup>(31)</sup>

Ces lignes sont un condensé de tout ce qui est méprisable :

- le droit à s'exprimer concédé par générosité, par charité chrétienne par des curetons qui jouent aux Mères Thérèse de l'édition, alors qu'ils ne sont que des Torquemada de la pensée orthodoxe. Notons que Jacques Carbonnel ne donne pas la parole, mais qu'il la « laisse », comme on laisse dire..., presque par force et sans en penser moins ;

- la critique insidieuse, hypocrite, perfide, celle qui colporte des représentations contrefaites et qui, tout en s'attribuant des airs d'ouverture, perpétue l'ostracisme, la dépréciation, la disqualification, en l'occurrence, en reprenant à son compte un des poncifs débiles que reproduisent nos plus obtus ennemis (Raymond Thomas, par exemple) : la critique radote, paraît-il, depuis vingt ans elle ne ferait que rabâcher des thèses connues, mais qu'aucun de nos détracteurs n'est capable de présenter avec objectivité et encore moins dans toute leur étendue ! (cette critique est d'ailleurs interdite de séjour dans bon nombre d'UFRSTAPS, mais ils n'en sont pas à une contradiction près) ;

- l'isolement, la mise à l'écart (à l'index ?) d'un texte, d'un auteur, d'une pensée, en la désignant comme un cas particulier, un cas à part (auquel il « faut se faire » !) et à mettre à part, comme des idées à considérer (déconsidérer ?) avec un regard averti...

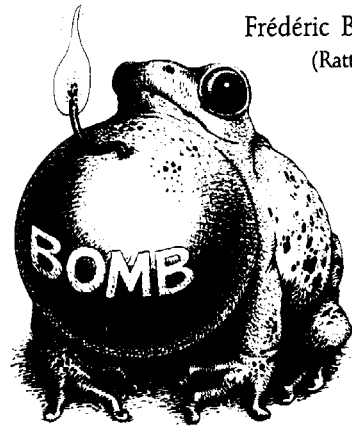
e) Il nous faut aussi avertir les trop rares qui insistent pour que nous écrivions dans les ouvrages qu'ils coordonnent, alors même que ces mémentos pour capésiens et agrégatifs de sous-préfecture regorgent de productions que nous combattons. Ici notre présence est recherchée, soit parce qu'elle donne bonne conscience à de très (trop) gentils coordonnateurs qui agissent peut-être par « charité critique », soit parce qu'elle participe de fins publicitaires : « Et, en prime pour cet achat, vous emporterez un point de vue critique. L'occasion rare de contempler, au passage, Jean-Marie Brohm dans son grand numéro de vitrificateur des STAPS ! »

Nous refusons que notre critique vienne seulement en contre-point, qu'elle ne soit que « le » point de vue critique qui complète le patchwork de l'auberge

espagnole des STAPS (une quasi officialisation de la critique en quelque sorte !). Une critique radicale est une critique qui au contraire pointe, et pointe-là où ça fait mal, là où ça prend aux tripes, ensuite, elle tire, et de préférence à boulets rouges. Elle n'est pas là pour faire le pendant aux discours officiels, pour donner la réplique et finalement donner bonne conscience à ceux qui ont eu la prévenance de la publier, comme s'ils pensaient ainsi avoir fait une bonne œuvre critique, alors qu'ils n'ont fait que conforter un ordre depuis longtemps établi. C'est pour cela qu'une critique radicale doit autant déconcerter ses amis que ses pires adversaires, elle doit prendre à contre-pied, « crocheter » diraient les spécialistes sportifs, puis remonter les sens interdits de la pensée. Tant il est vrai que « c'est toujours sur le contre-pied du monde officiel que l'on apprend à danser pour soi »<sup>(32)</sup>.

Ce *Traité critique* déclenchera sans doute une miteuse cacophonie dans la mare visqueuse des STAPS. C'est aussi une de ses raisons d'être : secouer la vase, ébranler le marigot et contempler avec amusement les bulles nauséabondes remonter à la surface. Grenouilles de bénitier, salamandres replètes, crapauds visqueux et petits têtards, n'écouteront que la voix de leur maître, ne manqueront certainement pas d'éructer leur agressivité et de défendre leur flaque contre les vilains canards (noirs ou rouges, selon les dégoûts des poseurs d'étiquettes) de la critique. À moins que la mare ne soit déjà plus qu'un cloaque, un borbier dans un état de croupissement et d'avachissement intellectuel tel qu'elle n'ait même plus les capacités de réagir...

Frédéric BAILLETTE  
(Rattus radicalus)



31. Appendice pestilentiel ajouté par Jacques Carbonnel au texte de Jean-Marie Brohm, « Requiem pour l'éducation physique », paru dans *Prétextes à l'EPS*, op. cit., p. 39.

32. Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, op. cit., p. 232.